SAKANO Tōru 坂野徹, *Firudo wāku no sengo-shi. Miyamoto Tsuneichi to kyū-gakkai rengō* フィールドワークの戦後史—宮本常一と九学会連合 (L'histoire de l'après-guerre au travers des enquêtes de terrain. Miyamoto Tsuneichi et la Fédération des neuf sociétés savantes)

Tokyo, Yoshikawa Kōbunkan 吉川弘文館, 2012, vi + 187 p.

Arnaud Nanta

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ebisu/1747>

DOI : 10.4000/ebisu.1747

ISSN : 2189-1893

Éditeur

Institut français de recherche sur le Japon à la Maison franco-japonaise (UMIFRE 19 MEAE-CNRS)

Édition imprimée

Pagination : 337-341

ISSN : 1340-3656

Référence électronique

Arnaud Nanta, « SAKANO Tōru 坂野徹, *Firudo wāku no sengo-shi. Miyamoto Tsuneichi to kyū-gakkai rengō* フィールドワークの戦後史—宮本常一と九学会連合 (L'histoire de l'après-guerre au travers des enquêtes de terrain. Miyamoto Tsuneichi et la Fédération des neuf sociétés savantes) », *Ebisu* [En ligne], 52 | 2015, mis en ligne le 20 septembre 2015, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ebisu/1747> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ebisu.1747>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

© Institut français de recherche sur le Japon à la Maison franco-japonaise

SAKANO Tōru 坂野徹, *Firudo wāku no sengo-shi. Miyamoto Tsuneichi to kyū-gakkai rengō* フィールドワークの戦後史—宮本常一と九学会連合 (L’histoire de l’après-guerre au travers des enquêtes de terrain. Miyamoto Tsuneichi et la Fédération des neuf sociétés savantes)

Tokyo, Yoshikawa Kōbunkan 吉川弘文館, 2012, vi + 187 p.

Arnaud Nanta

RÉFÉRENCE

SAKANO Tōru 坂野徹, *Firudo wāku no sengo-shi. Miyamoto Tsuneichi to kyū-gakkai rengō* フィールドワークの戦後史—宮本常一と九学会連合 (L’histoire de l’après-guerre au travers des enquêtes de terrain. Miyamoto Tsuneichi et la Fédération des neuf sociétés savantes), Tokyo, Yoshikawa Kōbunkan 吉川弘文館, 2012, vi + 187 p.

- 1 Historien des sciences humaines, Sakano Tōru a publié en 2005 une étude sur l’histoire de l’anthropologie japonaise entre 1868 et 1952, entre construction de l’identité nationale et savoir auxiliaire de la colonisation¹. Cet ouvrage l’avait amené à se pencher sur les mutations des discours savants sur l’identité, autour de la guerre de l’Asie et du Pacifique, puis après la défaite, alors que le Japon se repensait de façon centrée sur l’Archipel. Ce nouvel ouvrage prend pour point de départ la période de l’occupation

américaine (1945-1952), pour se pencher sur les enquêtes de terrain réalisées à la périphérie du Japon métropolitain par la Fédération des neuf sociétés savantes de sciences humaines dans les années 1950, qui n'avaient jamais été étudiées de façon synthétique.

- 2 Le Japon perdit son empire colonial après la défaite militaire de 1945. S'en suivit un repli des savants qui avaient étudié les terrains d'outre-mer (notamment Taiwan, la Corée et la Micronésie), parfois pendant plus d'un demi-siècle. Les sciences humaines japonaises allaient se redéployer dans un Japon replié sur l'archipel principal, qui avait aussi été amputé des archipels d'Amami et d'Okinawa. Ce redéploiement sur le terrain national, renforcé par l'interdiction d'obtention de visa pour les Japonais jusqu'en 1952, ainsi que par des difficultés financières qui durèrent jusque vers 1955, permit le développement d'enquêtes inédites jusqu'alors. Les années cinquante furent en outre l'époque des grandes missions américaines dans des régions du monde encore « inexplorées » : les financements soutenaient ce type d'initiatives, explique l'auteur dans une introduction sur l'« ère des enquêtes de terrain ».
- 3 C'est dans ce cadre que les neuf principales sociétés savantes de sciences humaines se fédérèrent entre 1947 et 1951² puis réalisèrent des enquêtes coordonnées, semblablement aux chercheurs américains qui posaient alors les bases des *area studies* dans leurs travaux sur les territoires occupés. Shibusawa Keizō 澁澤敬三 (1896-1963), célèbre banquier qui fonda l'Attic Museum à Tokyo³, eut un rôle central dans l'élaboration de cette fédération et de ces missions, aux côtés de l'ethnologue Miyamoto Tsuneichi 宮本常一 (1907-1981) dont la figure rythme les pages de l'ouvrage.
- 4 Concrètement, ces terrains réunirent l'Association japonaise d'ethnologie, les sociétés japonaises d'anthropologie, des traditions populaires (Société japonaise du folklore en 1949), de sociologie, de linguistique, d'archéologie, de géographie, de religion, et de psychologie. Ces enquêtes, à la source de la recherche pluridisciplinaire actuelle, conduisirent la fédération sur l'île de Tsushima en 1950-1951 (chap. 1), dans la péninsule de Noto en 1952-1953 (chap. 2), puis dans les îles de l'archipel d'Amami qui venait d'être rétrocédé au Japon en 1955-1957 (chap. 3)⁴. Enfin, le chapitre 4 réfléchit sur ces enquêtes considérées dans le contexte académique d'après-guerre.
- 5 Loin de se limiter à une reconstitution factuelle, Sakano interroge le sens que ces enquêtes ont porté à l'époque, notamment dans la reconstruction d'une identité japonaise « insulaire » (p. 165-166). Cette étude vient ainsi compléter les travaux historiens sur l'après-guerre et le « mythe du peuple homogène » développés depuis la décennie 1990⁵, en détaillant comment, après la décolonisation, les sciences humaines repensèrent leurs objets et leurs conclusions pour se recentrer sur le national.
- 6 La nature des périphéries avait pu être mal étudiée du temps des colonies, alors que le Japon se pensait comme une culture rayonnant depuis un cœur situé dans les régions du Kinki et du Kantō, vers des populations non nécessairement ethniquement homogènes. De ce point de vue, ces trois missions des années cinquante donnèrent d'emblée le *la* du temps post-colonial. En juillet 1950, au nord de l'île de Tsushima, les chercheurs revenus de Corée coloniale, tel Izumi Seiichi 泉靖一 (1915-1970) contemplèrent avec stupeur les lueurs des explosions et des combats au nord de Pusan où les troupes de l'ONU étaient acculées. Mais leur objectif était maintenant de démontrer scientifiquement que Tsushima était bien « japonaise » sur les plans archéologique, linguistique ou « racial » (p. 41-46), dans un contexte de revendication territoriale par la République de Corée (p. 47-53). L'enquête dans la péninsule de Noto

avait des enjeux similaires, quoique situés sur un plan intérieur : les chercheurs démontrèrent en 1952-1953 que la « race des gens de Noto » n'était pas « aïnoue » ni « métissée », comme avaient pu le soutenir les savants avant 1945, mais bien « japonaise », du « même peuple » que le reste de la métropole (p. 88).

- 7 Les îles d'Amami soulevaient une question brûlante, jouxtant l'archipel d'Okinawa sous occupation américaine (1945-1972). Toutes ces îles avaient été placées sous administration américaine après la fin de la seconde guerre mondiale, puis avaient été l'objet d'enquêtes scientifiques américaines sur leur histoire et leur culture. Le projet SIRI, pour « *Scientific Investigation of the Ryukyu Islands* », mené entre 1951 et 1954, essaya d'établir les différences entre ces deux archipels d'une part, et, d'autre part, le « Japon proprement dit » ; il chercha aussi à imputer aux « communistes » l'agitation locale en faveur de la rétrocession au Japon (p. 120-124)⁶. Amami fut néanmoins rétrocédé au Japon en 1953 et vit cette fois-ci se déployer les enquêtes de la fédération des neuf sociétés. L'enquête japonaise conclut – tout à l'inverse – aux liens archéologiques (présence de « poterie Yayoi », p. 136-140), historiques, linguistiques et ethniques entre la métropole et Amami, tout en y voyant un substitut au terrain d'Okinawa alors inaccessible. La mise en vis-à-vis des enquêtes américaine de 1951-1954 et japonaise de 1955-1957 éclaire leur caractère politique. Sakano présente aussi les débats houleux entre chercheurs à propos de la nature du peuplement de ces îles : septentrional ou « métropolitain » ? Ce débat, qui remonte à la fin du XIX^e siècle, prit une acuité nouvelle. En effet, les anciens savants coloniaux, tel l'anthropologue et archéologue Kanaseki Takeo 金関丈夫 (1897-1983) revenu de Taiwan, estimaient que des migrations avaient anciennement eu lieu le long d'Okinawa et d'Amami, où les éléments méridionaux seraient plus marqués. Mais des chercheurs originaires d'Okinawa qui contemplaient leur département occupé depuis la métropole, tel le linguiste Miyanaga Masamori 宮良当壮 (1893-1964), réfutèrent ces vues et affirmèrent fermement qu'Okinawa et Amami étaient « purement japonais ». Pour Miyanaga, telle était la conclusion à laquelle l'enquête devait aboutir (p. 130-136)⁷.
- 8 L'ouvrage de Sakano analyse de nombreuses autres dimensions de ces enquêtes, tel que leur impact sur les travaux de Miyamoto qui, à la suite des folkloristes de l'entre-deux-guerres, vit dans les populations des périphéries des « Japonais oubliés » auxquels il fallait rendre leur dignité. Miyamoto devait publier en 1960 son fameux ouvrage du même nom, en reprenant notamment ces enquêtes⁸.
- 9 Sakano tente aussi d'éclairer la perception que les « locaux » eurent de ces missions venues les « étudier ». Et l'ouvrage de reposer la question du rapport entre sujet observant et objet observé, en cette seconde moitié du XX^e siècle où l'université et « l'ethnologie intérieure » se penchaient sur les « primitifs » du territoire national. L'histoire de ces missions est aussi une histoire des heurts entre savants et villageois. Noto en a donné une illustration célèbre : l'équipe dirigée par Miyamoto emprunta de nombreuses archives municipales et privées, qui furent ensuite dispersées dans plusieurs centres de recherche. Elles ne furent rendues que trente ans plus tard par l'historien Amino Yoshihiko 網野善彦 (1928-2004), qui avait été membre de la mission originelle et dut se charger de cette tâche à la place de Miyamoto (p. 93-103).
- 10 Les missions coordonnées allaient perdre en vigueur alors que les universitaires revinrent à leurs spécialités avec la période de haute croissance, mais ces discours sur la culture et l'identité japonaises devaient perdurer jusqu'à l'orée de la décennie 1990. Ainsi l'ouvrage de Sakano expose-t-il l'organisation, la réalisation et les problèmes

concrets de ces missions, au travers d'une reconstitution méticuleuse qui s'appuie sur les rapports, sur des mémoires de participants, ou sur des interviews ultérieures. Cette étude a une grande valeur documentaire pour le chercheur intéressé par l'histoire du monde universitaire japonais dans les années 1945-1960, ou par le processus de reformulation de l'identité japonaise après la défaite et la décolonisation en 1945.

NOTES

1. Sakano Tōru, *Teikoku Nihon to jinruigakusha* 帝国日本と人類学者 (Le Japon impérial et les anthropologues), Tokyo, Keisō shobō 勁草書房, 2005. A. Nanta, « De l'importance des savoirs coloniaux à l'ère des impérialismes », *Ebisu*, 2007, 37 : 97-114.
 2. Cette fédération rassemblait déjà huit sociétés savantes en 1948. La Société japonaise de psychologie s'y associa en 1951 (p. 1).
 3. Ce musée fut hérité par le Centre de recherche sur la culture populaire (Jōmin bunka kenkyūjo 常民文化研究所) de l'université de Kanagawa et est à l'origine des collections du Musée national d'ethnologie. Voir l'article de Damien Kunik dans ce numéro d'*Ebisu*.
 4. Onze terrains furent réalisés jusqu'à la dissolution de cette structure en 1990.
 5. On pense aux travaux du sociologue et historien Oguma Eiji 小熊英二, menés à la suite du courant britannique des *nation-state studies*.
 6. Voir Sensui Hidekazu 泉水英計, « Okinawa no chishi kenkyū. Senryōki Amerika jinruigaku no saikentō kara » 沖縄の地誌研究—占領期アメリカ人類学の再検討から (Les études régionales sur Okinawa. Revisiter l'anthropologie américaine pendant la période d'occupation), in Sakano Tōru & Shin Ch'anggōn 愼蒼建 (dir.), *Teikoku no shikaku/shikaku* 帝国の視覚／死角 (Regards/Angles morts de l'empire), Tokyo, Seikyūsha 青弓社, 2010, p. 147-176.
 7. Sur les travaux de Kanaseki et les débats sur le peuplement, voir A. Nanta, « Reconstruire une identité nationale : les études d'anthropologie physique dans le Japon post-colonial (1945-2000) », *Cipango*, 2010, 17 : 151-183.
 8. Miyamoto Tsuneichi, *Wasurerareta Nihonjin* 忘れられた日本人 (Les Japonais oubliés), Tokyo, Miraisha 未来社, 1960.
-

AUTEURS

ARNAUD NANTA

CNRS, Umifre 19 MFJ